

« LE BIZUTAGE DU DESTIN »

« Le psychodrame à l'adolescence, une histoire à construire »

Marzena Slomska Schmitt, Jean-Pierre Leymarie

ERES | « *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe* »

2011/1 n° 56 | pages 115 à 126

ISSN 0297-1194

ISBN 9782749214184

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2011-1-page-115.htm>

Pour citer cet article :

Marzena Slomska Schmitt, Jean-Pierre Leymarie, « Le bizutage du destin ». « Le psychodrame à l'adolescence, une histoire à construire », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe* 2011/1 (n° 56), p. 115-126.
DOI 10.3917/rppg.056.0115

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

« LE BIZUTAGE DU DESTIN. »
« LE PSYCHODRAME À L'ADOLESCENCE,
UNE HISTOIRE À CONSTRUIRE »

MARZENA SLOMSKA SCHMITT
JEAN-PIERRE LEYMARIE

INTRODUCTION¹

Ce thème, « le psychodrame analytique à l'épreuve du temps », nous a conduit à revisiter l'exposé de notre intervention lors du colloque annuel du CAPA en 2008.

L'intitulé de ces journées, « Adolescence et inachèvement », nous avait donné l'occasion d'y présenter toute la fécondité d'un travail thérapeutique développé dans un groupe de psychodrame analytique d'adolescents hospitalisés dans un hôpital de jour.

Nous avons alors choisi comme titre : « Deux pysy et un couffin – le psychodrame à l'adolescence, une histoire à construire. »

Le temps s'est écoulé, en nous éloignant de plusieurs années des séances de ce groupe, il nous a ouvert un espace de liberté qui nous autorise à placer en tête de notre argument cette formule extraite d'une séance : « Le bizutage du destin ».

Nous l'avons choisie car elle met en relief la place essentielle du groupe et de la temporalité dans ce que P. Aulagnier nomme le travail de « l'apprenti-historien ».

« Le bizutage du destin », ce « légendaire » (J.-M. Dupeu) énigmatique et riche de toute sa fulgurance poétique, s'inscrit comme la

Marzena Slomska Schmitt, analyste de groupe et psychodramatiste à l'hôpital de jour du Parc et au CATTB Escapa Bordeaux, psychanalyste de la société psychanalytique de paris (SPP), membre formateur de l'IFAGP (institut français d'analyse de groupe et de psychodrame), docteur en psychologie, 64 boulevard du Président Wilson, 33000 Bordeaux.

marzena.slomska-schmitt@orange.fr

Jean-Pierre Leymarie, psychologue, psychanalyste, analyste de groupe de l'IFAGP, Rés. du Parc, bât. E, App. 50, 50 cours du Général de Gaulle, 33170 Gradignan.

jean-pierre.leymarie33@orange.fr

1. Partie rédigée par Jean-Pierre Leymarie.

signature originale d'un adolescent étrange luttant contre l'emprise traumatique d'une fatalité psychotique. Ce message singulier apporte probablement des mots sur « ces quelques choses » difficilement traduisibles, tenues sous silence de l'histoire personnelle de chaque adolescent dans le groupe. Nous pouvons aussi y voir s'exprimer les effets mutatifs de ce voyage initiatique dans l'inquiétante étrangeté de soi et de l'autre, faisant fonction de rituel de passage activé dans et par le groupe.

Ce premier titre, « Deux pys et un couffin », nous avait permis de parler des qualités de portance de ce cadre analytique pensé sur les références théoriques et techniques de l'analyse de groupe et du psychodrame élaborées au sein de l'IFAGP. Nous l'avons repensé et ajusté en congruence avec la clinique des atteintes psychotiques de l'adolescence. Il a été conçu avec les qualités du médium malléable pour accueillir ces traces restées impensables mais ici potentiellement représentables, des attentes précoces de la construction narcissique et identitaire. Expériences conscientes ou inconscientes qui demeureraient incommunicables sans ce travail de traduction de ce proto-langage du corps, sans ce travail de liaison tissé sur les rêves, sans la richesse figurative des jeux psychodramatiques.

Nous verrons dans la partie clinique comment ce dispositif, articulant l'association libre et la scène du jeu, peut lentement initier un dynamisme de résonances intersubjectives et de symbolisation où se régénère, pour faire contrepoids à la destructivité, le principe de plaisir de jouer et de penser. Il instaure une expérience du lien à l'autre, du lien à soi où peut se réanimer cette créativité chère à D.W. Winnicott « comme mode de perception qui donne à l'individu le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue ».

En cela, le psychodrame propose et crée les conditions pour trouver et dégager des voies d'accès à ce processus de subjectivation adolescent dans lequel les entraves de la répétition qui affectent le présent pourront être vectorisées dans un cheminement de mise en sens et d'historisation tendu entre l'infantile et le devenir adulte.

Ce titre aurait mérité une autre appellation, par exemple « Trois thérapeutes et un couffin ». Trois pour inclure la fonction d'enveloppe contenante assumée par le site institutionnel. C'est sur ce fond de sécurité et de continuité que nous avons pu assurer au mieux cette fonction de maintenance du processus thérapeutique impliquant cette « main psychique » (R. Roussillon) qui œuvre avec la rêverie maternelle dans la construction d'un espace transitionnel où peut s'opérer le délicat « remaillage » des dommages de la trame des symbolisations précoces.

Le couffin nous offre aussi cette figuration d'un objet groupe, porté par un objet couple. Contenant suffisamment ferme et souple à la fois, il permet à l'enfant devenu grand de voyager dans une protection qui ne l'enferme pas, qui ne le coupe pas des autres et du monde. Il nous

renvoie aux qualités requises pour « gérer la place de l'infantile ». C'est l'intitulé d'un article de Philippe Jeammet (2000). Il y insiste sur toute l'importance de la capacité du Moi à gérer le paradoxe d'un processus adolescent devant accueillir les émergences de l'infantile pour accéder à une maturité adulte. Ceci implique que notre présence analytique doit se pencher sur les signes du corps pour les recevoir comme des messages adressés à l'objet dans l'attente d'une réponse génératrice de figurabilité et de liaison vers de nouveaux sens. Nous le savons, le sens n'est ni déjà-là, si scellé une fois pour toutes, uniquement dans les mots, et il n'est pas non plus indépendant de la traduction faite par l'autre sujet. La signification se trouve et se crée, dans une temporalité irriguée par les apports suffisamment bons du flux transférentiel. Ce titre s'inspirait enfin d'un rêve déposé dans le groupe par ce même adolescent, rêve où surgissent les images d'un bébé saucisson ligoté dans un landau. Nous y percevons les capacités d'accueil de ce contenant groupal qui favorise dans la dynamique transférentielle contre-transférentielle cette régression formelle, topique et temporelle. Il offre à ces modes d'expression primitives, à ces évocations sensorielles « proches de l'extrémité de la perception », des possibilités de mise en représentation figurées sur les images des rêves, sur celles des fantasmes, sur celles de la scène des jeux et des souvenirs. Mis à l'épreuve des atteintes psychotiques de l'adolescent, ce dispositif analysant présente les qualités de l'espace potentiel sur lequel peut se déplier librement cette « pulsion créative » décrite par D. W. Winnicott. Elle peut s'y déployer car elle n'est jamais totalement détruite, surtout pas à l'adolescence.

TROIS HOMMES ET UN COUFFIN 2²

Un jour, on confie à deux psys, un bébé, petite fille, dans un couffin. Ils ne s'étaient jusque-là occupés que de grandes filles et de leur Œdipe. Ils se trouvent bien désemparés. C'est l'affolement. On cherche du soutien, de l'aide, des « recettes » auprès des institutions, des spécialistes. On fait même appel à « une agence de seconde maman ».

Je paraphrase là, très brièvement, à la mode « psy », le film si poétique et plein d'humour *Trois hommes et un couffin* de Coline Serreau.

Mais l'art « de bricolage », au sens de Lévi-Strauss, propre bien sûr à tout bon psy – un petit clin d'œil à monsieur Bion et à ses « capacités de rêveries maternelles » –, leur proposerait cette trouvaille : c'est en plongeant dans leur propre infantile qu'ils vont pouvoir aménager eux-mêmes un dispositif contre-transférentiel qui leur permettra de comprendre les besoins vitaux et affectifs du bébé et de l'accompagner dans son évolution.

Ils le feront si bien que les parents du bébé demanderont à ce que l'on s'occupe d'eux, de cette même manière, ils auront convenu de

2. Partie rédigée par Marzena Slomska Schmitt.

l'utilité d'une médecine douce pour le bébé et du pouvoir apaisant énorme de leur chant, à trois voix.

Il faut préciser que la troisième voix, dont je parle, est celle du « père institutionnel ».

Je vais donc conter l'histoire que nous avons eu l'occasion de vivre, avec Jean-Pierre Leymarie, pendant une année dans un hôpital de jour, dans le cadre d'un groupe d'analyse de groupe et du psychodrame.

Il s'agit de l'histoire de Lilithe, Antigone, Gaspard, Balthazar et Albert. Albert est nouveau dans le groupe constitué depuis un an. Nous le connaissons depuis trois ans.

Albert arrive à la première séance de cette année, avec une nouvelle coupe de cheveux, qui surprend tous les participants. Avec humour, il explique que sa nouvelle vie à la Faculté et son nouveau groupe de psychodrame l'ont incité à demander à sa sœur de lui couper les cheveux : « Alors, dit-il, elle a exercé "son art"... »

Il est rassuré sur l'effet produit par sa nouvelle coiffure, d'autant qu'il craint énormément de devenir, à force d'être soigné, un « être basique », « banal ». Et pourtant, dira-t-il : « J'ai moins de vie en moi que les autres. Je fonctionne encore sur un mode obsessionnel, ce n'est pas très vivant, mais cela protège... »

L'image d'Albert d'il y a trois ans, dans un autre groupe, enfermé dans un monde interne terrifiant, isolé des autres, surinvestissant le savoir, nous revient... Einstein fut son modèle, et son existence se déroulait dans un mouvement « intemporel » sur lequel il pensait parfois avoir un pouvoir illimité.

Son histoire était celle d'un « balafre de l'infantile », comme le dirait Rémy Puyuelo. Les sentiments d'étrangeté ne le quittaient pas. Il semblait tout savoir, mais ne rien ressentir. Interrogé par les autres, sur l'effet que ces changements, comme la fac, le nouveau groupe de psychodrame ont produit sur lui, il les résumait en ces termes : « C'est le bizutage du destin. »

Les associations fusent alors... autour du destin... Quelle porte faut-il ouvrir pour bien choisir son destin, pour rencontrer les gens, pour sortir de la maladie, pour se sentir vivre et exister... ? Antigone et Lilithe insistent sur le fait qu'il faut aller au fond de l'horreur pour rebondir, à condition que quelqu'un vous attende en haut. Ce disant... c'est à nous qu'elles s'adressent...

Antigone porte en elle des deuils et des morts non accompagnés. Elle est prise dans l'étau de la culpabilité et de l'identification tronquée à la « morte »... Elle fut une enfant prisonnière de la pesante angoisse maternelle, habitée par l'horreur de la perte...

Quant à Lilithe, elle n'a eu de cesse, pendant le premier mois de sa thérapie, de nous montrer ses bras habillés de pansements et de bandages, dans un silence tantôt vide, tantôt hostile, assise sur une chaise coincée contre le mur, gardant la position d'une toute petite fille. Dans les rares moments de prises de parole, elle affirmait que le futur, pour

elle, n'existait pas, car elle avait déjà fixé la date de son suicide, à l'âge de 18 ans, et pas un jour de plus. Dès lors, son existence se réduisait à une attente : elle refusait toutes sollicitations. Parfois, débordée, elle se scarifiait pour attendre encore et encore. À aucun moment, nous, les thérapeutes, n'avions le sentiment qu'elle nous parlait de la mort, mais bien plutôt de l'échec de la maîtrise de l'angoisse, de l'annihilation. Sa temporalité se réduisait à l'attente et ne s'inscrivait pas dans un mouvement. Elle était dans l'incapacité de la reconnaissance de la mort. Problème qu'elle a pu longuement aborder dans nos séances, thème partagé avec les autres, celui de « l'arrêt du temps ».

Gaspard décrivait ses dernières années comme un enfer, il était pris dans un agir autodestructeur compulsif, il se sentait devenir dangereux. « L'hôpital m'a mis à l'abri, dira-t-il plus tard, l'avenir, je ne savais pas ce que cela voulait dire. »

Il nous parlera aussi de sa petite enfance ponctuée par des hospitalisations pour des problèmes organiques et de l'image que sa mère rappelait de lui : « Un bébé qui pleurait tout le temps. » Il pense lui aussi se souvenir, et se demande « de quoi, moi bébé, j'étais malheureux à ce point ».

Quant à Balthazar, son passé profondément traumatique lui fait dire que son histoire est partagée en deux : celle avant l'âge de 7 ans, qu'il a oubliée, et celle d'après... qu'il a voulu « arrêter » à l'adolescence... Ce sont ses propos du début de cette thérapie. Les souvenirs feront plus tard leur apparition, et le temps se mettra alors en mouvement.

Le jeu psychodramatique sera un puissant « agent antitraumatique » ainsi que le rêve, qui permettront d'apprivoiser le trauma, de le domestiquer, dans les mouvements transféro-contre-transférentiel.

Il nous surprendra lors de cette première séance de cette année, en nous racontant le rêve qu'il a fait, quelques jours auparavant : « J'étais dans un tramway, il y avait un groupe d'ados violents. J'ai eu très peur. Et, tout d'un coup, à l'autre bout, j'ai vu le "psycho-stagiaire" de l'hôpital de jour de l'année dernière », ce même Balthazar, qui a dormi presque tout au long de l'année dernière, blotti entre le radiateur et la thérapeute. Il ne nous parlait alors que de l'absence de ses souvenirs, et paraissait montrer plutôt un désintérêt pour les autres... et pour nous, les thérapeutes...

Le ton était donné... et ainsi tout au long de cette année, les cinq participants de ce groupe accorderont une grande importance à leurs rêves.

Le temps passe. Antigone rêve qu'elle change de coiffure, on lui coupe les cheveux. Les associations nous incitent à leur proposer un jeu. Elle s'oppose très violemment, quitte la pièce, dans un état de débordement affectif surprenant. Les autres participants jouent, en parlent...

Antigone ne veut plus revenir la semaine suivante... Nous la rencontrons individuellement (cette variante est prévue dans le cadre que nous proposons au début du traitement).

Antigone exprime sa « panique » face à la mise en scène de son corps, mais encore plus à un « lâcher prise » et à la perte (les cheveux coupés du rêve), la mort, l'annihilation, l'arrêt de la vie et du temps... Après cet entretien, elle acceptera de revenir dans le groupe et y fera un parcours très enrichissant.

Le retour d'Antigone dans le groupe crée un événement renforçant l'alliance thérapeutique avec nous, et nous amène à nous interroger de plus en plus sur leur « infantile » et sur le nôtre...

Heureusement, le temps prévu d'échange entre nous et notre « long partage » d'un même « couffin » nous facilitent la tâche.

Peu de temps après, il sera question, dans le groupe, des anniversaires, des adultes en devenir, du vieillissement et de la mort...

« Et, quand on est petit, pense-t-on aussi à la mort et comment ? », interroge Balthazar. « Et peut-on souhaiter la mort de quelqu'un... ? »

Il va être question de la culpabilité, des suicides... de leurs T. S... « C'est un meurtre de soi », dira Albert. Et il ajoute : « C'est un geste fort pour échapper à la pensée. »

Balthazar se souvient d'une phrase de son dernier rêve. Quelqu'un lui dit : « Ta mère s'est occupée de tes lèvres. » Il associe avec ses premières relations avec sa mère, ses grands-parents. Les autres évoquent leurs souvenirs d'enfant, Lilithe, ses impressions d'une relation incestuelle avec son père.

Albert conclut qu'il a cultivé « son grain de folie » pour survivre à la folie de sa mère. À la séance suivante, Albert, qui dit ne jamais rêver – car il évite l'endormissement..., le temps a si peu d'importance encore maintenant pour lui... –, nous raconte un rêve qui l'a beaucoup étonné.

J'ai oublié de préciser qu'Albert est toujours assis, pendant les séances, de telle sorte qu'on peut penser, en le regardant, à un pantin désarticulé dont les membres s'en iraient dans tous les sens... ou bien à un tout petit enfant endormi, après des cauchemars très éprouvants. Nous sommes en effet toujours très attentifs aux postures corporelles et à leurs modifications chez nos jeunes patients.

« C'est un rêve que j'ai fait, il y a un petit moment, mais je l'ai oublié. Je vois un landau et j'entends un bébé pleurer très fort. Je m'approche, et, horreur, j'y vois le bébé qui ressemble à un saucisson. Il n'a ni visage, ni bras, ni jambe. Il n'y a personne avec lui, sauf moi... »

Les associations, les siennes et celles des autres participants, l'amèneront à penser qu'il est question de lui, ou d'une partie de lui, dans ce landau... Nous lui proposons de s'en occuper... peut-être dans le jeu ? Il refuse, mais il laisse aux volontaires le soin de s'occuper « du contenu de ce landau »...

Nous, sans le dire, nous l'accompagnerons dans cette tâche. Je précise que dans le dispositif, tel que nous le pratiquons, nous sollicitons des associations individuelles et groupales, mais nous n'interprétons pas les rêves.

Le temps passe... l'hiver arrive... Balthazar reste collé contre le radiateur, près de la thérapeute. Gaspard dit : « J'aimerais bien occuper cette place-là aussi. » Ils sont tous opprimés, pris dans leur mal-être, quelques « orages » institutionnels grondent... leur désir de repli et de protection est évident.

Il est question d'un rêve. Gaspard a rêvé qu'il était Batman et que ce Batman pouvait être aussi une femme, qui voulait faire l'amour avec lui... Il s'en est défendu. Il y a eu des flammes, des lances de feu... Il dit de ne rien avoir compris à ce rêve.

Balthazar « vient au secours » de Gaspard, en lui disant que Freud, dans *L'interprétation des rêves* qu'il est en train de lire, dit que « tout est sexuel » : « ... donc, tes lances à toi, Gaspard, tu vois ce que je veux te dire... »

Gaspard revient vers ses souvenirs d'enfance : « Quand j'étais petit, j'avais une nounou que j'aimais beaucoup. Je vais la voir encore maintenant de temps en temps. Et elle m'a fait, un jour, une cape de Batman. Et j'étais très, très heureux avec cette cape. Je pensais qu'elle me protégeait de tout, et que je pouvais aussi m'envoler avec. »

Les associations fusent dans le groupe... les rêves de l'enfance, les cauchemars répétitifs quand on était petit... Antigone raconte qu'elle a fini ces derniers temps de « reprendre » dans un rêve les cauchemars répétitifs de jadis, dans lesquels elle était enfermée, perdue dans des terres inconnues, en profondeur... et là, dans ce dernier rêve, elle se voit plus grande, et elle voit aussi qu'il y a des ponts possibles pour sortir de cet « enfer ».

Lilith, dans le même mouvement, reprend le thème des traumatismes subis et de la difficulté qu'elle éprouve encore à les gérer. « Comment imaginer le futur, avec des passés comme les nôtres ? » C'est à la fois un constat, et un défi qu'ils nous adressent.

Albert se souvient que, jadis, il pensait pouvoir arrêter le temps... s'il était Dieu. Depuis un ou deux ans, il pense que c'est impossible et que, peut-être, penser le futur pourrait avoir quelque intérêt.

Lilith s' imagine pouvoir peut-être s'occuper d'animaux... Antigone, justement, fait un stage dans un salon de toilettage...

Un psychodrame est alors proposé : M^{me} Dupont (Lilith) a un élevage de chiens. Elle a une collaboratrice (Antigone). Il y a des chiens et des chiennes. M. Durant (Gaspard) vient acheter un jeune chien de race, que jouera Balthazar... pour avoir un compagnon et un protecteur à la fois. La Chienne Caprice (la thérapeute) met bas trois petits chiots, très mignons, avec l'aide de M^{me} Dupont et de sa collaboratrice, très émues toutes les deux par cet événement... Les chiots sont de race, bien sûr, des labradors. Mais, le dernier-né est faible, il a moins de vie

en lui, moins que les autres... c'est le diagnostic du vétérinaire (Albert) qui a été appelé en urgence... Il rassure néanmoins M^{me} Dupont en lui disant : « Vous savez, il va finir par grandir comme les deux autres, c'est une question de temps et de soins »... M^{me} Dupont est rassurée... elle et sa collaboratrice savent prendre soin des chiots malades (disent-elles).

Une nouvelle vision de « bébé ficelé dans le landau » s'impose alors au groupe... et elle s'inscrit en termes de : « Qu'est-ce je fais de ce qu'on m'a fait ? » C'est ce dont il sera parlé à la dernière séance de ce groupe : ils se soignent, se reconnaissent, constatent qu'ils sont comme les thérapeutes, les uns vis-à-vis des autres. Albert conseille à tout le monde de « rêver » : « Enfin, dit-il, je peux me le permettre et je n'ai pas l'impression de vouloir arrêter le temps, ni de ralentir le mouvement de la terre. » Il est question pour tous les cinq d'investir le « futur ». « Il faut rattraper le temps perdu », souligne Gaspard, tout en se demandant si toute cette souffrance, qu'ils ont tous vécue, ne les a pas enrichis malgré tout...

Balthazar aimerait, plus tard, utiliser ce qu'il a appris ici, dans l'écoute des autres, et surtout dans l'écoute de soi-même. Il aimerait orienter ses choix professionnels dans ce sens. « J'étais dégoûté de tout, je me détruisais, j'étais déprimé, ça va mieux, mais il faut continuer, c'est la première étape. »

Lilith veut continuer le psychodrame : « Jouer me rend libre et je commence juste à bouger... comme le petit qui commence à marcher... », dit-elle.

Antigone ne veut surtout pas arrêter de penser... elle a déjà pris contact avec un thérapeute : « Je suis lancée, c'est comme un voyage, et je vais juste changer de train. »

« J'aime bien maintenant réfléchir, j'adore cela, avant je m'exploisais », ajoute Gaspard, et il continue : « Alors, je pense, que je m'arrêterai jamais, et les rêves, cela m'intéresse beaucoup ; avant ce n'était qu'un enfer, tapi de cauchemars... J'aime bien comprendre mes rêves... j'ai lu aussi *L'interprétation des rêves*. Balthazar nous l'a passé... c'est vraiment chouette. »

PRÉSENTATION CLINIQUE³

Nous allons maintenant suivre le parcours de Balthazar dans le groupe. Il illustre ce travail thérapeutique qui vise à trouver, créer et gagner pour chacun du pensable (R. Puyuelo), là où l'irreprésentable du traumatisme a déposé dans le corps les traces inconscientes des déchirures de son histoire.

3. Partie rédigée par Jean-Pierre Leymarie.

Balthazar, l'enfant endormi

C'est un grand adolescent de 18 ans lorsqu'il intègre ce groupe. Il a été admis un an plus tôt à l'hôpital de jour après une décompensation psychotique infiltrée par des angoisses de persécution associées à une grande souffrance dépressive. Malgré son potentiel intellectuel et physique, depuis sa seconde, il désertait les investissements scolaires et sportifs en se réfugiant dans une grave addiction au cannabis. Il a, pendant plusieurs mois, refusé d'accepter l'indication de psychodrame posée par le médecin référent et c'est avec réticence qu'il a donné son accord lors des entretiens préalables.

L'alliance thérapeutique a été longue à s'établir. Retranché dans des défenses d'opposition à tonalité sensitive, il s'était annexé la place contre le radiateur, tout près de la thérapeute. En appui sur la permanence de ces deux objets, il a commencé à sortir de son mutisme pour nous signaler sa présence, par des propos témoignant de son écoute et de la richesse de sa pensée. Puis il se remettait sous sa capuche, fermait les yeux, ne parlait plus. Dormait-il ? Il nous affirmait que non en protestant qu'il était bien avec nous et qu'il nous écoutait. Nous pouvions en douter car il avouait que le week-end avait été festif et qu'il lui manquait du sommeil en ajoutant : « Ici, enfin, je peux me reposer » ; parfois il dormait vraiment. Comment comprendre cette manifestation d'endormissement qui se répétait se jouait à chaque séance ? Résistance, attaque du cadre, refus de penser ; pourquoi pas l'entendre aussi comme une fermeture sur soi pour être en contact avec une intériorité irréprésentable ? Nos interprétations mobilisaient apparemment peu de changements. Et pourtant, M. Slomska Schmitt déployait beaucoup d'efforts pour le maintenir éveillé, en faisant alterner une bienveillante fermeté et des rappels au cadre plus sévères. Balthazar n'en était pas du tout fâché, au contraire, j'avais le sentiment qu'il en jouait et en redemandait, on ne le sentait pas hostile, mais plutôt apaisé et en sécurité dans le groupe.

Après quelques mois où se répétait le même scénario, en émergeant de sa somnolence, il a relaté un souvenir d'enfance, qu'il situe vers l'âge de deux ans dans son village natal. « En voulant attraper un beau papillon de nuit, mes yeux ont été touchés par les ailes du papillon et j'ai perdu la vue pendant plusieurs jours. » S'agit-il d'un souvenir-écran figurant l'interdit de voir qui frappe de cécité cet enfant qui a vu les choses qu'il ne devait pas voir ?

Nous avons reçu à la fin de l'année scolaire individuellement tous les adolescents de ce groupe pour évoquer leur parcours, leur souhait de poursuivre ou pas cette thérapie. Lors de l'entretien avec Balthazar, nous lui avons rappelé le caractère provocateur inacceptable de son attitude en lui soulignant aussi la qualité de sa participation lorsqu'il sort de sa cachette. Paradoxalement, nous n'avons pas été surpris

lorsqu'il nous a gratifiés de son désir de prolonger son inscription, en nous disant tout l'intérêt qu'il y avait trouvé.

Balthazar, l'adolescent apprenti interprète

Après l'interruption des vacances d'été, nous le retrouvons installé à la même place, contre le radiateur, tout près de la thérapeute. On notait cependant des changements dans sa posture, il assurait souvent la relance des échanges, il parlait de ses rêves, associait dessus, en résonance sur ceux des autres. Il joue avec plaisir et se risque même à l'interprétation. Il s'intéresse à la psychanalyse, lit Freud, mais décidément, certains lundis lui sont trop difficiles pour résister à un état de fatigue qui le plonge dans les limbes d'un endormissement irrépressible. La tête recouverte d'une écharpe ou de sa capuche, il dort. Nous avons choisi de moduler nos interventions entre sollicitations autoritaires et tolérance. Nous ressentions que quelque chose se transférait là, figuré dans cette mise en scène du corps endormi dans la continuité de cette proximité corporelle avec la thérapeute. Jusqu'à cette séance où il évoque un souvenir, construit probablement à partir d'un récit de sa mère. C'est dans l'écoute chargée d'une forte émotion que le groupe a accueilli le retour à la conscience d'un épisode traumatique dans son enfance. Il a pu nous confier l'histoire de sa fuite lorsque, âgé de 7 ans, pour pouvoir survivre à un génocide, sa mère l'avait caché sous une couverture contre elle, et, nous dit-il, il aurait dormi durant le voyage. On a souvent remarqué que dans ces pathologies où sont impliquées des réalités traumatiques précoces, l'accrochage au percept et à l'excitation servait au colmatage des dommages narcissiques et des défaillances de l'intériorisation. Dans le cas de Balthazar, on observe au contraire un retrait transitoire de la perception visuelle. Fermer les yeux, pour ne pas voir l'insupportable destructivité qui menace, dormir et se réfugier dans les enveloppes protectrices de la mère pour se soustraire du chaos du monde environnant, c'était quelque chose de tout ça que nous avons pu recueillir dans notre couffin groupal.

Ce travail de mémorisation qui a pu se développer à partir de sensorialités immergées dans l'infantile sur le théâtre du corps, dans les rêves et les jeux a ouvert la vie psychique de ces adolescents sur le registre de la représentation des événements impensables de leur histoire. Il donne aussi aux uns et aux autres le plaisir partagé de découvrir du sens dans les messages énigmatiques déposés dans leurs symptômes.

EN CONCLUSION⁴

Il est bien difficile de conclure, de fermer ce que nous espérons en mouvement, dans une dynamique désormais relancée, réanimée.

4. Partie rédigée par Marzena Slomska Schmitt.

Nous pensons que ce voyage en pays de psychodrame aura permis à ces adolescents de mobiliser le fonctionnement de leurs appareils psychiques, tout en leur faisant éprouver un plaisir partagé, parfois ludique et régressif. Ils auront pu ainsi travailler à la reconstruction d'une histoire qu'ils pourront dès lors s'approprier avec moins de souffrance. Ils auront pu participer à la réanimation d'un espace transitionnel favorisant la possibilité créatrice perdue de l'enfance et s'approprier leurs richesses psychiques.

Le jeu psychodramatique a eu une fonction de « domestication du trauma », selon l'expression de Claude Janin, de la même façon que les rêves.

Et, avec Paul Denis, je poserai la question : « Est-ce que pour ces adolescents, le psychodrame n'aura pas été à l'origine d'un infantile de "seconde intention" créé dans cet espace singulier » adossé à l'espace institutionnel ?

Paul Denis précise, en effet, que le psychanalyste doit pouvoir permettre ainsi au patient de construire un « infantile » qui ne s'était jamais développé ; la névrose infantile serait alors le produit de transfert. Et le retour de l'infantile, plus qu'un retour du refoulé, pourrait être alors un retour du délaissé.

Dans ce processus dont nous avons choisi de rapporter quelques scènes, nous pensions avoir pu « réanimer le bébé dans un couffin » lui permettant ainsi l'accès à une parole.

La cure est un événement traumatique déconfusionnant qui permet que la douleur puisse se décliner en : « Pourquoi je souffre, pour qui je souffre, et de quoi je souffre », nous dirait R. Puyuelo qui ajoute que le psychanalyste peut, plus que d'autres, incarner l'enfant à construire, mettre sous tension l'enfant dénié, et que c'est cette trouvaille qui amènera à une poétisation de l'existence... et aux retrouvailles avec l'objet.

BIBLIOGRAPHIE

- AULAGNIER, P. 1975. *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF.
- AULAGNIER, P. 1986. *Corps et histoire*, Paris, Les belles lettres.
- AULAGNIER, P. 1989. « Se construire un passé », *Journal psychanalytique de l'enfant* n° 7, « Le narcissisme à l'adolescence » (colloque de Monaco).
- AULAGNIER, P. 2001. *Apprenti historien et maître sorcier*, Paris, PUF.
- AVRON, O. 1996. *La pensée scénique*, Toulouse, èrès.
- BERGERET, J. 1996. *La pathologie narcissique*, Paris, Dunod.
- BION, W. R. 1972. *Recherches sur les petits groupes*, Paris, PUF.
- BION, W. R. 1974. *L'attention et l'interprétation*, Paris, Payot.
- CAHN, R. 1998. *L'adolescent dans la psychanalyse, l'aventure de la subjectivation*, Paris, PUF.
- CHABERT, C. 2000. « Pourquoi le psychodrame à l'adolescence ? », *Journal Adolescences*.

- DENIS, P. 2001. *Éloge de la bêtise*, Paris, PUF.
- DUPEU, J.-M. 2010. *Un travail de culture*, Paris, PUF.
- FALGUIÈRE, J. 1988. « Scènes de la vie psychique en groupe et psychodrame. Psychodrames psychanalytiques », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe* 11, p. 89-103.
- FALGUIÈRE, J. 2002. « Propos introductif à l'analyse de groupe », dans *Analyse de groupe et psychodrame*, Toulouse, érès.
- FALGUIÈRE, J. ; ENJALBERT, J.M. et coll. 2002. *Analyse de groupe et psychodrame*, Toulouse, érès.
- FREUD, S. 1900. *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 2010.
- FREUD, S. 1905. « Les métamorphoses de la puberté », dans *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987.
- FREUD, S. 1915. « Pulsions et destins des pulsions », dans *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, 1968.
- FREUD, S. 1916. *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.
- FREUD, S. 1921. « Psychanalyse des foules et analyse du moi », dans *Œuvres complètes*, XVI, Paris, PUF, 1991.
- GIBELLO, B. 1990. « Pensée, groupe et psychose », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe* 3, p. 17-21.
- GILLIERON, E. 1990. « Pourquoi le groupe ? », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe* 14.
- JEAMMET, P. 2000. « Gérer la place de l'infantile », *Adolescence* 18 (2).
- JEAMMET, P. ; KESTEMBERG, É. 1983 « Le psychodrame psychanalytique à l'adolescence », *Adolescence* 1.
- JEAMMET, P. ; KESTEMBERG, É. 1997. *Le psychodrame psychanalytique*, Paris, PUF.
- MCDUGALL, J. 1989. *Théâtre du corps*, Paris, Gallimard.
- PUYUELO, R. 2002. *L'enfant du jour, l'enfant de la nuit, La rencontre analytique*, Paris, Delachaux et Niestlé.
- ROUSSILLON, R. 1983. « Le médium malléable, la représentation et l'emprise », *Revue belge de psychanalyse* 13, 1988, p. 71-87.
- ROUSSILLON, R. 2008. *Le jeu et l'entre-je(u)*, Paris, PUF.
- WINNICOTT, D. W. 1971. *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard.